

Ancien trader, Maurice Verbaet a toujours voulu sortir de l'ombre les artistes sous-cotés, car incompris, provocateurs, voire maudits. Son ambition : constituer la plus belle collection belge de la seconde moitié du 20^e siècle.

REPORTAGE : FRÉDÉRIC BRILLET



AU NOM DE LA BELGITUDE

De mon point de vue de collectionneur, un bon artiste est un artiste mort. Car pour être sûr d'acheter ses plus belles œuvres, il me faut appréhender l'ensemble de sa carrière. Et puis, un artiste vivant, je peux le croiser. Si on sympathise, je serai tenté de lui acheter des pièces par amitié et non pour leur qualité. Si je le trouve antipathique, mon impression va parasiter le regard que je porte sur son travail. » Il est comme ça, Maurice Verbaet : caustique, provocateur et exigeant, à l'image de sa collection dédiée à l'art belge de l'après-guerre à nos jours. Et tant la qualité que la quantité de ce qu'il possède semblent lui donner raison.

En cette maussade journée, le septuagénaire belge nous reçoit dans un coin du salon sommairement aménagé et chauffé de son entrepôt d'Anvers. On s'attendait à découvrir les fleurons de son patrimoine dans une belle demeure, c'est raté. Maurice Verbaet se démarque, en effet, de la plupart des collectionneurs qui tiennent à vivre au milieu de leurs acquisitions. A ses yeux, cela réduit l'art à une fonction décorative. Et puis, opérer une sélection de ce qu'il expose chez lui reviendrait à renier le reste. « A de rares exceptions, les œuvres que je possède sont soit stockées ici, soit présentées dans d'autres entrepôts, musées, institutions ou entreprises qui en font la demande. »

Centre névralgique du Maurice Verbaet Center, le site de 3000 mètres carrés, où une douzaine de salariés s'affairent devant nous à ranger, étiqueter, restaurer ses acquisitions ne suffit plus à héberger les quelque 20 000 pièces de sa collection. Cet ancien courtier de la place d'Anvers, qui a longtemps dirigé une société de Bourse employant à son apogée une centaine de salariés, est en fait plus qu'un collectionneur. C'est un entrepreneur culturel, qui investit sa fortune dans l'art plutôt que dans l'immobilier ou les actions. Sortant du cadre du marchand d'art qu'il est devenu par ailleurs (il possède une galerie dans la station

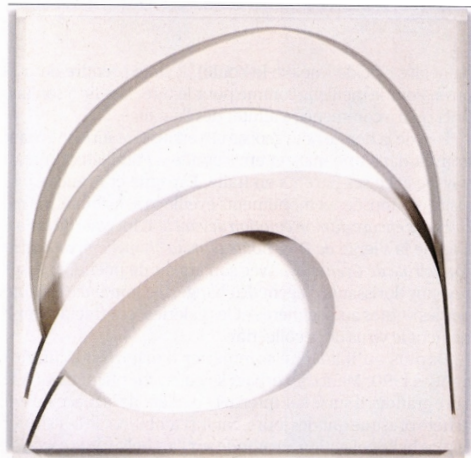
balnéaire chic de Knokke-le-Zoute), il aime prendre des risques. Pour le meilleur comme pour le pire, il se fie à son instinct qu'il a commencé à affûter dès l'enfance.

Issu de la bonne bourgeoisie anversoise, Maurice Verbaet grandit dans une maison environnée de tableaux. L'été, il voyage avec ses parents en Italie, Espagne et France où la visite des musées et monuments éveille sa sensibilité. « Je me souviens encore de mon émotion devant le Triptyque de la Passion de la Vierge de Dirk Bouts dans la chapelle royale de la cathédrale de Grenade ». Avec son argent de poche, puis ses revenus florissants d'agent de change, il commence à sillonner les ventes aux enchères et les galeries, contractant rapidement le virus de la collection.

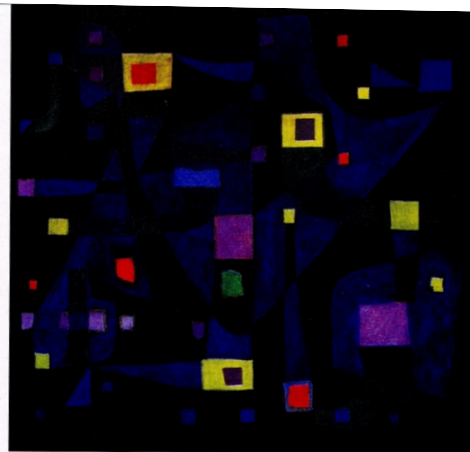
Depuis qu'il a lâché son métier d'origine à la fin des années 1990, Maurice Verbaet se consacre pleinement à la faire grandir. Il surfe sur Internet en quête de la pièce rare et achète presque tous les jours, car il a l'ambition de constituer la plus belle collection au monde sur l'art belge de la seconde



Les œuvres présentées dans ces pages valent entre 25 000 et 250 000 euros.



Francis Dusépulchre, *Spatial*, 1973/2024, laque sur bois, 152 x 152,50 x 10 cm.



Marc Mendelson, *Limites de la nuit*, 1952, huile sur toile, 155 x 170 cm.

moitié du XX^e siècle. Sur l'ensemble d'une année, cela pèse lourd : en 2023, il estime avoir acheté plus de 1000 pièces, dont le prix oscillait entre 1000 et plus de 100 000 euros, pour un total supérieur à trois millions. Des acquisitions financées quasi intégralement par des ventes à d'autres collectionneurs.

Doté de moyens importants, l'Anversois a acquis du flair et une expertise, au point d'être intarissable et incontournable sur cette période. Il possède plus d'œuvres des grands plasticiens belges d'après-guerre que bien des musées. Et il ne cache pas son plaisir de voir des directeurs d'institutions prestigieuses comme les musées royaux belges, Beaubourg ou le Metropolitan de New York le solliciter pour des prêts, achats ou conseils.

Le marché de l'art amuse bien davantage l'ancien trader que les indices boursiers

– Dans son métier de trader, Maurice Verbaet a acquis la culture de la négociation rondement menée et du deal, ce qui lui sert dans la gestion de sa collection. Mais opérer sur le marché de l'art l'amuse bien davantage. « J'y trouve une dimension humaine, esthétique et émotionnelle absente du monde de la finance qui se cantonne aux chiffres. Et rien ne m'excite davantage que de travailler à mettre en lumière des artistes inconnus. Ce travail de longue haleine sur la visibilité passe par des expositions, des publications de livres, des prêts ou dons à des musées, mais finit par payer », explique-t-il en nous embarquant dans les travées à la découverte des pièces majeures de sa collection.

Tapta, *Point de rencontre*, Néoprène avec boulons et écrous.

L'une de ses premières acquisitions a porté sur René Guiette (1893-1976), dont la longue carrière balaie divers styles (cubisme, expressionnisme abstrait, art brut, graffiti...). « J'ai acheté mon premier Guiette à 20 ans, j'en possède aujourd'hui environ 250. J'en vends parfois, mais suis encore tenté d'en acquérir, car il y a peu de choses médiocres dans son œuvre, d'une diversité exceptionnelle », explique Maurice Verbaet. Dans l'après-guerre, René Guiette s'illustre par des peintures colorées. Ses paysages, bateaux, formes étranges et personnages vaguement esquissés, ronds et carrés énigmatiques, évoquent le mystère, le lyrisme ou la sérénité.

Dans la même veine, il tire d'une armoire un somptueux tableau bleu sombre parsemé de lueurs multicolores intitulé *Limites de la nuit*, de Marc Mendelson (1915-2013). Et de pointer les réminiscences de Gustav Klimt et de son héritier, Friedensreich Hundertwasser, qui affleurent sur la toile. « Je l'ai acheté 85000 euros à un Bruxellois en manque de fonds. Le prix me paraissait exagéré, mais je n'ai pas pu résister ». Quelques années plus



tard, Maurice Verbaet recroise son vendeur qui lui propose le double pour le racheter. « J'ai refusé et je ne regrette rien, car cette œuvre est l'un des fleurons de ma collection. »

Nombre de pièces lui appartenant s'inscrivent cependant dans un courant expressionniste ou d'art brut qui suscite le malaise. « Les œuvres qui me plaisent ne sont pas forcément confortables à regarder, mais la vie l'est-elle? », s'interroge leur propriétaire. A côté de l'exubérant et très coloré Fred Bervoets (né en 1942), influencé par le groupe CoBra⁰, il désigne une toile intitulée *Mort aux rats* d'Antoine Mortier (1908-1999), dont les zébrures noires anguleuses sur blanc cassé dégagent un mélange de rage et de souffrance. « Il a peint ce tableau en 1958, à une époque où il peinait apparemment à vivre de son travail », commente notre collectionneur, qui a négocié six mois et déboursé 85 000 euros au milieu de la décennie 2010 pour acquérir cette toile auprès d'un notaire liégeois. « C'était trois fois plus que la cote officielle, mais quand on paie trop cher une œuvre exceptionnelle, on finit par faire une bonne affaire. Aujourd'hui, elle vaut 150 000 euros. »

De la vivacité de l'expressionnisme à la sobriété du minimalisme

– Tout aussi sombre et intense, Stéphane Mandelbaum (1961-1986), issu d'une famille de déportés, exprime sa fascination pour la transgression et la violence, dans le sillage de Francis Bacon et de Jean-Michel Basquiat. « Mandelbaum a été un peintre et dessinateur très prometteur, mais aussi un voyou qui a trempé dans le vol d'un Modigliani, à Bruxelles. Il a fini assassiné, à 25 ans », relate Maurice Verbaet en présentant deux œuvres. L'une, *Saint-Nicolas Nazi*, qui montre un ecclésiastique effrayant, affublé d'une croix gammée et entouré d'enfants comme zombifiés, s'en prend à la passivité et aux compromissions de la haute hiérarchie catholique durant la Seconde Guerre mondiale. Plus dérangent encore, *Rêve d'Auschwitz* confronte une scène érotique à la représentation de l'entrée du camp de concentration. « Quand je le regarde maintenant, je pense au film *La Zone* d'intérêt, qui raconte la vie ordinaire d'une famille de nazis dans une maison à côté du camp. »

A l'opposé de l'expressionnisme qui verse dans l'hyperbole et l'excès, le minimalisme tend vers la litote et la discrétion. Parmi les grandes figures belges de ce courant, on trouve Paul Van Hoeydonck (1925-2025). Proche d'Yves Klein et de Lucio Fontana, il s'est fait connaître par sa série de « Lightworks ». Au détour d'une travée, Maurice Verbaet en exhibe un



(Ci-dessus) Pol Bury, sans titre, 1950, huile sur toile, 54,60 x 45,70 cm. (Ci-dessous) Stéphane Mandelbaum, *Saint-Nicolas Nazi*, vers 1979, huile sur toile, 208 x 280 cm.

exemplaire : sur une toile rectangulaire allongée, barrée partiellement d'un trait noir, l'artiste a peint sur fond blanc des formes abstraites de même couleur que l'on devine à peine. « C'est très sobre, totalement minimaliste et je ne saurais dire pourquoi j'aime ce tableau. Mais pourquoi faudrait-il tout expliquer? », assène son propriétaire, qui a déboursé la bagatelle de 250 000 euros pour l'acquérir.

Après trois heures de visite, on émerge étourdi de cette plongée dans les méandres de l'art belge, alors même qu'on

n'a exploré qu'une part infime de la collection. Mais que va-t-elle devenir sachant que son fondateur a déjà pris ses dispositions. « Je compte, dans les cinq ans, passer la main à un directeur fiable, afin que la gestion de la fondation ne soit pas une charge pour mes enfants, qui ont pris d'autres voies professionnelles. »



(1) Mouvement pictural d'après-guerre rassemblant essentiellement des artistes originaires d'Amsterdam, Bruxelles et Copenhague.